

Laurent Fleury, *Max Weber*, PUF / Que sais-je ?

Compte-rendu par Anne Revillard, paru in *Revue Française de Sociologie*, 4, 2005.

Ecrire un « Que sais-je ? » sur une pensée d'une telle complexité que celle de Max Weber peut sembler une gageure. La démarche adoptée ici par Laurent Fleury part du constat que « Weber a rarement été lu pour lui-même » (p.10). Face à une pensée complexe et d'accès difficile, nombreuses ont été les réductions interprétatives, faisant de l'auteur un anti-Marx ou un anti-Durkheim, ou en encore ne retenant de la thèse sur l'éthique protestante que sa dimension empirique. L'approche proposée ici se veut plus respectueuse de l'œuvre dans sa globalité, mettant l'accent sur les grandes articulations de la pensée weberienne plutôt que sur la diversité des interprétations et réappropriations dont celle-ci a fait l'objet.

Par-delà les hésitations et évolutions, l'œuvre du sociologue trouve sa cohérence dans un choix tant théorique que méthodologique, celui d'une sociologie de l'action, que Laurent Fleury place à juste titre en ouverture de son analyse. En effet, si Weber refuse de fonder les sciences de la culture sur le modèle des sciences de la nature, il n'en rejette pas moins l'idée d'une forme amoindrie de causalité pour les sciences sociales. Le but ultime de la sociologie est bien l'explication, et cette explication passe par la compréhension et l'interprétation de l'action sociale des individus. Aussi l'explication sociologique prend-elle appui sur une sociologie de l'action. Laurent Fleury prend toutefois soin de préciser que cette sociologie de l'action est celle « d'un acteur socialisé et d'une action instituée » (p.18), bien loin de l'individu désocialisé de la théorie du choix rationnel. Il identifie par ailleurs dans l'œuvre du sociologue trois questionnements étroitement liés qui prennent sens par rapport à cette sociologie de l'action : la spécificité du rationalisme occidental, le façonnement de la conduite de vie et la tension entre rationalité et irrationalité. Laurent Fleury expose l'imbrication entre ces trois questionnements dans l'analyse weberienne de l'économie moderne (chapitre 2), des religions (chapitre 3) et du politique (chapitre 4).

Restituant la thèse de *L'éthique protestante*, notre auteur insiste sur « le caractère indirect et réciproque du lien entre religion et économie » (p.38) chez Weber, ainsi que sur le fait qu'il s'agit moins pour le sociologue de démontrer l'existence d'une influence des facteurs culturels sur le développement de l'économie moderne que de « qualifier la nature de cette influence » (p.38). Cette observation tend à discréditer l'objet même de la controverse post-

wébérienne, qui a porté sur la pertinence empirique de la thèse plutôt que sur la dimension proprement théorique de l'argumentation. A partir d'une sociologie de l'action, Max Weber marque la place des valeurs dans la « conduite de vie ». Pour autant, il reste attentif à l'influence d'autres mécanismes sur le développement du rationalisme économique (notamment à travers sa sociologie du droit et des institutions), dans l'optique d'une imputation causale toujours plurielle et réciproque.

L'intérêt de Max Weber pour les religions est certes dicté par son ambition d'explication de « l'esprit » du capitalisme, mais ne s'y réduit pas. Laurent Fleury souligne bien en quoi la sociologie des religions constitue aussi pour le sociologue une préoccupation à part entière, dans l'optique d'une « exploration systématique des formes de rationalisation des conduites de vie » (p.63). Ici encore, la relation entre religion et organisation sociale est envisagée sous l'angle d'une causalité réciproque : si Weber s'attache à montrer en quoi les religions participent de la rationalisation des conduites de vie et du mouvement de « démagification du monde » (p.70), il est également sensible à l'influence, toujours indirecte, de la structure sociale sur l'accès à la croyance, par exemple à travers la distinction entre religiosité de virtuoses et religiosité de masses, ou encore à travers l'étude des sectes protestantes comme lieu de transmission de la croyance.

Après l'économie et les religions, Laurent Fleury aborde la question du politique chez Weber, sous les trois angles de l'ordre politique, de l'action publique et de la vie politique. La question de l'ordre politique renvoie naturellement à l'analyse des formes de domination, qui correspondent à autant de fondements de la croyance en la légitimité de l'ordre politique. Cette centralité de la question de la légitimité se retrouve dans sa sociologie de l'Etat, et correspond finalement chez Weber à un enjeu profond du politique, qui lui confère son caractère tragique dans la modernité, à savoir l'incertitude et le « désaccord des hommes sur la légitimité des fins à atteindre » (p.108). Laurent Fleury souligne bien le statut paradoxal de la question du politique chez Weber, entre une volonté d'appliquer au politique les mêmes méthodes d'analyse qu'à tout autre objet sociologique, et l'affirmation d'une spécificité de l'ordre politique, doté d'une « valeur quasi ontologique » (p.114). Cette ambivalence du statut du politique est particulièrement bien illustrée par la question de l'action politique, révélatrice des apories de l'action à travers le dilemme entre éthique de conviction et éthique de responsabilité, alors que le choix politique est simultanément décrit comme ce qui permet de sortir de ces mêmes apories.

En procédant à une présentation raisonnée de l'œuvre dans sa globalité, Laurent Fleury est amené à corriger plusieurs mésinterprétations de la pensée wébérienne, procédant ainsi à quelques mises au point des plus utiles. Tout en consacrant l'essentiel de son propos aux grandes articulations de la pensée du sociologue, il s'autorise des incursions du côté de la biographie de l'auteur et du contexte historique, intellectuel et politique de production de l'œuvre, dans un effort pour « appliquer la démarche wébérienne à Weber lui-même » (p.3). Nous sont ainsi données au fil des chapitres des indications sur les origines familiales, la sensibilité religieuse et l'engagement politique de Max Weber qui, si elles offrent un éclairage intéressant sur l'œuvre du sociologue, donnent parfois lieu à des développements dont on peut déplorer qu'ils prennent la place de la présentation très didactique que Laurent Fleury fait par ailleurs de l'œuvre elle-même, le nombre de pages étant strictement limité. Ainsi, certains concepts clés, comme celui de neutralité axiologique, ou encore la question du rapport aux valeurs, essentiels pour saisir tant la posture épistémologique de Max Weber que sa sociologie de l'action, font l'objet de présentations quelque peu rapides. Ces limites liées à la nature même de cet exercice de synthèse n'enlèvent rien à la qualité fondamentale de ce travail de présentation systématique et raisonnée de la pensée de Max Weber, qui relève du tour de force étant donné la contrainte de longueur. Sans s'attarder sur les traditions sociologiques issues de la pensée wébérienne, Laurent Fleury démontre de façon très convaincante la portée de cette dernière, et le fait que « la mise en pensée de la réalité contemporaine, où le sens unitaire de la vie est désormais introuvable, devient possible pour qui consent à l'effort de se plonger dans la lecture de Max Weber » (p.116).